

UN POÈME LATIN DE CONTROVERSE RELIGIEUSE ET LE «LIBRE DEL GENTIL E LOS TRES SAVIS» DE RAMON LLULL

Dans le *Libre del gentil e los tres savis*, composé vers 1272/73,¹ Ramon Llull emploie, pour la première fois dans ses ouvrages, la forme dialoguée, en usage dans l'apologétique chrétienne en langue latine depuis un des plus anciens écrits, l'*Octavius* de Minucius Felix (III^e s.). Au XII^e siècle on éprouve une prédilection pour cette forme littéraire dans la controverse religieuse, et c'est assurément là que Ramon Llull prend le modèle de son premier dialogue. A partir de 1100 environ, on trouve, pour citer ici seulement quelques exemples particulièrement caractéristiques provenant de quatre différents pays, Gilbert Crispin, abbé de Westminster, et sa *Disputatio Judei et Christiani*,² Pierre Alphonse, célèbre médiateur entre l'orient et l'occident, et son *Dialogus Petri cognomento Alphonsi ex Judaeo Christiani et Moysi Judaei*,³ Rupert, abbé de Deutz, et son *Annulus sive dialogus inter Christianum et Judaeum*⁴ et Pierre Abélard et son *Dialogus inter philosophum, Judaeum et Christianum*.⁵ Tandis que les trois premiers ouvrages sont strictement dialogués et ne se déroulent qu'entre deux personnages, on trouve dans celui d'Abélard des parties narratives et plus de deux interlocuteurs, un païen, nommé philosophe, un juif, un chrétien et l'auteur lui-même, qui joue le rôle de juge. C'est

¹ Pour la date voir E. A. PEERS, *Ramon Lull, a biography*, London 1929, p. 83, n. 1, et S. GALMÉS, *Dinamisme de Ramon Lull*, dans *Estudis Franciscans*, t. 46, Barcelona 1934, p. 222, et dans *Miscel·lània Lulliana*, Barcelona 1935, p. 62.

² Publié sous ce titre par B. Blumenkranz, Utrecht et Anvers 1956.

³ *Patrologiae cursus completus, Series latina*, éd. J. P. Migne, t. 157, Paris 1899, col. 537-672.

⁴ *Ib.*, t. 170, Paris 1894, col. 559-610.

⁵ *Ib.*, t. 178, Paris 1885, col. 1611-1682.

peut-être le dialogue d'Abélard avec les discussions religieuses entre le païen et le juif et entre le païen et le chrétien qui a inspiré Ramon Llull dans le *Libre del gentil*, qui, lui aussi, est un dialogue en récit (ou narratif). Étant donné que non seulement les doctrines de la religion judaïque et de la religion chrétienne sont présentées au païen, mais également celles de l'islam, on peut dire que Ramon Llull développe ce qu'il trouve dans l'ouvrage d'Abélard en y ajoutant le musulman, puisque ces trois religions coexistent dans son pays natal, la péninsule ibérique. Mais, passons pour le moment sur les modèles que, plus ou moins vraisemblablement, Ramon Llull a eus pour point de départ; constatons cependant que, dans tous ces dialogues apologetiques et polémiques, on ne rencontre qu'une fois un païen (dans l'ouvrage d'Abélard) et on ne rencontre nulle part un musulman. C'est également dans un fragment écrit en langue espagnole dans la première moitié du XIII^e siècle, la *Disputa entre un cristiano y un judío*,⁶ qu'apparaissent seulement le chrétien et le juif comme dans la plupart des dialogues latins.

On est donc d'autant plus frappé de retrouver, justement dans un poème latin de controverse religieuse, les quatre personnages, interlocuteurs dans le *Libre del gentil* de Ramon Llull, à savoir le païen, le juif, le chrétien et le musulman. Ce poème écrit en 24 strophes de quatre vers monorimes et qui porte ce titre tellement vague «Nota pulcrum fabulam», a été publié par Hans Walther en 1920 d'après un manuscrit se trouvant alors à la Bibliothèque d'Etat de Berlin⁷ et aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Université de Tübingen. D'après l'opinion de l'éditeur, le poème aurait été composé dans la deuxième moitié du XII^e siècle et serait de provenance allemande.⁸ Mais, ces conjectures ne me semblant pas trop bien fondées, laissons d'abord de côté les questions de date et d'origine. Demandons-nous plutôt s'il existe des relations entre les idées du *Libre del gentil* et celles du poème de controverse.

Dans ce dernier un chrétien, un juif et un musulman (appelé «Paganus» et puis «Sarracenus») se sont réunis sous un arbre pour discu-

⁶ Publiée sous ce titre par Américo Castro, dans *Revista de filología española*, t. 1, Madrid 1914, pp. 176-177; pour la date voir p. 173 et p. 177.

⁷ *Das Streitgedicht in der lateinischen Literatur des Mittelalters*, München 1920, pp. 227-229; cf. aussi pp. 100-101.

⁸ *Ib.*, p. 101.

ter les dogmes de leurs religions. Ils voient venir vers eux un homme et se rendent compte, dès ses premières paroles, qu'ils ont affaire à un païen, comme celui-ci le confirme d'ailleurs quelques strophes plus loin. Le païen, ne sachant pas ce qu'il deviendra après la mort, est empreint d'une profonde tristesse et désire, ainsi qu'il le dit, embrasser la vraie religion pour parvenir, après tant de misère, à la joie éternelle. Le musulman ouvre le premier la discussion et lui promet le plaisir après la mort; puis, sur une question du païen, il ajoute qu'il possédera plusieurs femmes dans l'autre vie. Mais le pauvre homme, tourmenté tous les jours par son épouse, ne veut pas avoir d'autres femmes et renonce à la religion mahométane. Le juif, prenant ensuite la parole, lui décrit les délices de la bonne chère dans le jardin d'Abraham. Encore une fois le païen refuse, et il s'adresse au chrétien. Celui-ci veut le catéchiser et le baptiser; alors il aura dans l'autre vie la joie de contempler Dieu éternellement. En entendant cette promesse, le païen se convertit au christianisme.

Ce poème, écrit en vers assez mauvais, comme le souligne l'éditeur,⁹ est un dialogue en récit. L'argumentation que présentent les adhérents des trois religions est des plus primitives; chacun se borne à parler des plaisirs ou des délices de l'autre monde. Le païen repousse les raisons du musulman et du juif presque sans réfléchir, et sans réfléchir non plus, il devient chrétien. Le poème est purement apologétique. L'auteur a pour but de faire apparaître le christianisme comme la seule vraie religion; le païen adresse donc la parole tout d'abord au musulman dont il rejette les arguments, puis au juif, qui se trouve un peu plus proche du christianisme, mais dont il refuse également les raisons, et en dernier lieu au chrétien, et c'est sa doctrine qu'il adopte finalement. Il apparaît par conséquent clairement que le poète n'admet pas la tolérance entre les religions, ce qui est évident dans la première strophe, où nous assistons à une dispute entre les trois hommes.

Et que nous offre Ramon Llull dans le *Libre del gentil e los tres savis*? Cet ouvrage,¹⁰ qui est, il est vrai, un dialogue en récit comme le poème de controverse, a un caractère tout à fait différent. Un païen, accablé de tristesse en pensant à la mort, arrive dans une

⁹ *Ib.*, p. 101.

¹⁰ Je cite le texte d'après l'édition de S. Garcías Palou dans RAMON LLULL, *Obres essencials*, t. 1, Barcelona 1957, pp. 1057-1138.

grande forêt. Dans le même temps, un juif, un chrétien et un sarraïsin – ce sont les trois savants – se rencontrent par hasard en quittant la ville. Ils se saluent poliment et décident de continuer ensemble leur chemin. Dans la forêt où se trouve le païen, ils s'arrêtent dans un pré près d'une fontaine et de cinq arbres symboliques aux fleurs également symboliques, dont le sens leur est révélé par une belle jeune fille nommée Intelligence. Celle-ci s'éloigne; puis le païen rejoint les trois hommes et entend parler pour la première fois de Dieu. Il s'ensuit une longue conversation. Les savants en commun ayant prouvé, par le moyen des arbres et des fleurs, au païen l'existence de Dieu et la résurrection, chacun d'eux explique par une minutieuse argumentation sa propre doctrine. Ils parlent dans l'ordre d'ancienneté des religions, comme le dit Ramon Llull lui-même:¹¹ d'abord le juif, ensuite le chrétien et enfin le musulman. Le païen écoute chacun, mais ne s'engage pas. Après l'exposé sur le christianisme, il ne se convertit pas encore, car il veut s'informer d'abord de la foi mahométane,¹² et à la fin de l'ouvrage, il déclare qu'il veut embrasser la religion qui se révèle la plus vraie,¹³ sans que l'auteur nous indique expressément celle dont il s'agit; les arguments seuls parlent pour le christianisme.

On pourrait être tenté de se demander, si le *Libre del gentil*, qui nous montre une bonne harmonie entre les adhérents des trois religions, est un ouvrage apologétique ou plutôt un livre de la tolérance, explicable par la coexistence du judaïsme, du christianisme et de l'islamisme dans la péninsule ibérique. Il semble qu'il y ait, de même que dans la manière de procéder et d'argumenter, également une différence fondamentale entre Ramon Llull et l'auteur inconnu du poème de controverse concernant les idées principales. Pourtant, pourrait-on s'imaginer que Ramon Llull, qui, sa vie durant, apporte tous ses soins à convertir les infidèles et particulièrement les musulmans, soit un défenseur de la tolérance religieuse? Américo Castro a parlé, il est vrai, de la tolérance existant en Espagne au moyen âge comme «modus vivendi» et basée sur certains passages du Coran,¹⁴ mais Claudio Sánchez-Albornoz a réfuté cette hypothèse avec des

¹¹ *Obres essencials*, t. 1, p. 1072 et p. 1090.

¹² *Ib.*, t. 1, p. 1118.

¹³ *Ib.*, t. 1, p. 1136.

¹⁴ *La realidad histórica de España*, México 1954, pp. 219-226.

raisons concluantes.¹⁵ Quant à Ramon Llull, il faut constater qu'il montre de la bienveillance aux infidèles, qu'il veut plutôt convaincre que de contraindre. Dès le *Libre de contemplació en Deu*, ouvrage écrit peu de temps avant le *Libre del gentil*, il laisse entrevoir ses méthodes de conversion.¹⁶ Et s'il recommande dans son roman didactique *Libre de Blanquerna* à un chrétien et à un juif qui se querellent, de respecter l'amitié et de faire preuve d'amabilité dans la discussion,¹⁷ ce n'est pas au nom de la tolérance, comme on a dit,¹⁸ mais pour la bonne harmonie telle que nous venons de la trouver dans le *Libre del gentil* entre les adhérents des différentes religions; car, au fond, Ramon Llull tend à l'unité de foi, comme il le déclare expressément dans le même *Libre de Blanquerna*.¹⁹ En considérant ce fait, nous arrivons donc à l'idée que le *Libre del gentil* est vraiment un ouvrage apologétique, d'autant plus qu'on rencontre également cette forme de politesse et de bienveillance dans d'autres dialogues de controverse; p. e. Gilbert Crispin fait dire au juif, qui s'adresse au chrétien au début de la discussion: «... vellem ut toleranti animo mecum agas»,²⁰ ce qui n'est pas identique avec l'esprit de tolérance dans l'acceptation que nous donnons à ce mot. Et la suspension de jugement dans laquelle reste le païen dans le *Libre del gentil* est à peu près la même qu'on observe dans le dialogue de Pierre Abélard: le le juge, qui est l'auteur lui-même, ne veut pas rendre une sentence avant de connaître les raisons du chrétien,²¹ et à la fin nous n'enten-

¹⁵ *España, un enigma histórico*, Buenos Aires 1956, t. 1, pp. 287-299.

¹⁶ Voir R. SUGRANYES DE FRANCH, *Ramon Llull, docteur des missions*, dans *Studia monographica et recensiones*, edita a Maioricensi Schola Lullistica, vol. 5, Palma de Mallorca 1951, pp. 8-9. Cf. aussi B. ALTANER, *Glaubenszwang und Glaubensfreiheit in der Missionstheorie des Raymundus Lullus*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. 48, München 1928, pp. 586-610; l'auteur de cet article parle, il est vrai, parfois du «Toleranzgedanke», mais pas dans le propre sens de ce mot.

¹⁷ *Obres de Ramon Llull*, t. 9, Palma de Mallorca 1914, p. 304; RAMON LLULL, *Obres essencials*, t. 1, p. 233.

¹⁸ Voir W. SCHLEICHER, *Ramon Lulls Libre de Evast e Blanquerna*, Genève et Paris 1958, p. 85.

¹⁹ *Obres de Ramon Llull*, t. 9, p. 364; RAMON LLULL, *Obres essencials*, t. 1, p. 225. T. ET J. CARRERAS Y ARTAU, *Historia de la filosofía española, Filosofía cristiana de los siglos XIII al XV*, t. 1. Madrid 1939 p. 634, désignent cette idée de «un lenguaje, una creença, una fe» par «el concepto puro, la Idea platónica, de la Cristiandad».

²⁰ *Disputatio Judei et Christiani*, éd. B. Blumenkranz, p. 28, l. 13.

²¹ *Patrologiae cursus completus, Series latina*, éd. J. P. Migne, t. 178, col. 1634.

dans rien non plus sur ce jugement, l'ouvrage d'Abélard étant resté fragmentaire. Ni au XIII^e ni au XIV^e siècle on ne peut parler de tolérance dans le sens moderne de ce terme. Ce que le juif de Boccace raconte, dans la fameuse troisième nouvelle de la première journée du *Decamerone*, sur les trois anneaux symbolisant les trois religions, n'est pas non plus un trait de tolérance, mais un artifice à l'aide duquel Melchisedech se tire d'affaire. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que Lessing dans son poème dramatique *Nathan der Weise* a employé cette historiette pour démontrer l'égalité des trois religions, c'est-à-dire la tolérance.²²

Si l'on ne constate aucune trace de tolérance dans le *Libre del gentil*, les points de vue de Ramon Llull et du poète inconnu se rapprochent de nouveau, et l'on a raison de se demander s'il n'y aurait pas une relation entre le poème latin et le dialogue catalan; en effet, comme nous l'avons vu, ces deux productions littéraires, si différentes dans leur forme et leur manière, ont un important trait commun: les quatre personnages, à savoir le païen, le juif, le chrétien et le musulman, qui ne se retrouvent pas dans d'autres ouvrages apologétiques. Si l'on peut en croire Hans Walther, les dialogues de controverse en prose ont donné naissance aux poèmes de controverse.²³ Car, s'il y a vraiment une relation entre les deux ouvrages en question, on ne peut pas imaginer que le poème latin, qui est si primitif, ait pu exercer une influence sur le *Libre del gentil* (pour lequel, comme nous l'avons déjà dit, le dialogue d'Abélard pourrait avoir été le point de départ); l'inverse serait plutôt pensable. Toutefois, l'auteur du poème, qui ne savait certainement pas le catalan, aurait été obligé de se servir de la traduction latine, dont il existe deux manuscrits du XIV^e siècle,²⁴ mais dont le texte pourrait bien être plus ancien. La composition du poème se placerait donc à une époque plus récente que ne le supposait Hans Walther, c'est-à-dire au plus tôt dans les dix ou vingt dernières années du XIII^e siècle. Cette date coïnciderait avec celle du manuscrit dans lequel le poème se trouve: XIII^e ou XIV^e siècle.²⁵

²² Acte 3, scène 7.

²³ *Das Streitgedicht in der lateinischen Literatur des Mittelalters*, p. 100.

²⁴ Voir S. GARCÍAS PALOU dans RAMON LLULL, *Obres essencials*, t. 1, p. 1056. Le texte latin a été publié par I. SALZINGER dans *Beati Raymundi Lulli Opera*, t. 2, Mainz 1722, sous le titre *Liber de gentili et tribus sapientibus*.

²⁵ Voir H. WALTHER, *Das Streitgedicht in der lateinischen Literatur des Mittelalters*, pp. 100-101 et p. 227.

Serait-il vraiment exagéré de supposer une dépendance? Assurément pas. Mais il faudrait, pour mieux défendre cette hypothèse, étudier dans tous les détails le manuscrit en question et les différentes pièces qui y sont contenues. Le poème latin, qui est, nous nous permettons ici de le répéter une dernière fois, un peu grossier et assez superficiel, pourrait être, tout au plus, un faible reflet du *Libre del gentil*, car il laisse de côté la solide argumentation, il bannit la bienveillance envers l'adversaire religieux et il dédaigne la facture artistique, mais, en réservant la discussion avec le chrétien et la conversion du païen pour la fin, il est plus strictement apologétique que le dialogue Iullien.

RUDOLF BRUMMER
Germersheim (Allemagne)